

# TUAMITOO

## Des Testigos aux Iles Vierges Espagnoles

Février-Mai 2010

Du jamais vu ! Petite pluie fine entrecoupée de torrents d'eau que déversent d'énormes nuages gris acier boursouflés, méchantes rafales sous grain, mer forte, seulement 23 ou 24°C... En Martinique, le mois de mai figure normalement parmi les plus belles périodes de l'année, sec, pas trop chaud, de petits alizés caressants... En lieu et place, intempéries, alerte orange, routes coupées, glissements de terrain, culture inondées, champs de melons noyés ! Nous sommes là pour faire faire d'ultimes travaux sur Tuamitoo : la saison prochaine, nous prenons si tout va bien la direction de Panama et les lieux d'escale technique vont se faire rares et surtout très chers. Mais impossible pour les artisans d'intervenir... alors nous patientons au mouillage, sans même pouvoir faire avancer notre propre liste de travaux et bricolage.

Mais, mais, mais... l'avantage est que je peux enfin entreprendre la rédaction de cette deuxième chronique de la saison ! La pluie tantôt chuinte, tantôt tambourine sur le roof du bateau, le ciel est bas, la mer est grise, un environnement serein et propice à l'écriture. Il ne manque que la pendule qui rythme le silence de ses tic-tacs...

Comme prévu, l'escale aux Testigos nous fit chaud au cœur et la remontée vers Grenade qui s'ensuivit nous fit mal aux tripes.



Arrivés aux Testigos en milieu de journée, après une traversée nocturne tous feux éteints comme d'habitude (les incidents se multiplient, de jour en général, entre Margarita et Testigos). Nelly, la matriarche, nous accueille avec une « ventripotée » de langoustes : un joli tas dans un grand plateau de cantine en aluminium ! Il faut dire que Patrick, notre ami qui habite Margarita a fait la traversée avec nous et que Nelly le considère presque comme son propre fils.

La saison bat son plein et la pêche est extrêmement fructueuse. Nelly, la femme de Chon-Chon – souvenez-vous, ce personnage emblématique de l'archipel, mi-pêcheur, mi-contrebandier, qui invente pour les plaisanciers avides d'histoires invraisemblables, des aventures plus rocambolesques les unes que les autres – Nelly donc, mérite que je lui consacre quelques lignes.



Nelly, « Maïta » comme on l'appelle ici, règne du haut de ses presque 75 ans sur son univers, la Playa Chiquita et sa petite dizaine de maisons, et son clan. Affairée à toute heure de la journée dans le « caboulot » qui lui sert de cuisine (il n'y a bien sûr ni eau courante ni électricité, tout juste un groupe électrogène qui tourne parfois le soir), elle nourrit une flopée d'hommes et d'adolescents (dès l'âge légal de quitter l'école, ils se mettent au dur métier de pêcheur) qui chaque jour reviennent de la mer en ordre dispersé, la faim au ventre.

Ils trouveront toujours des arepas (galette de farine de maïs) et du poisson grillé. Le repas pris en commun ne fait pas partie des habitudes locales. Chacun mange avec ses doigts, à l'heure qui lui plaît, qui accroupi dans un coin, qui demi-couché dans un hamac, qui assis sur une vieille chaise en plastique branlante, qui debout en regardant la mer... Même nous avons droit à une ou deux arepas lorsque nous passons lui dire bonjour.

Nelly, c'est aussi celle qui ne dort pas les nuits de grand vent et de forte houle, qui quitte son hamac et arpente la plage pour vérifier que toutes les « lanchas » (bateaux de pêche habitables) et tous les peñeros (barques) sont toujours bien accrochés à leurs ancres et leurs amarres. Les embarcations sont certainement le bien le plus précieux ici, outil de travail, seul moyen de déplacement, dans ce tout petit archipel de



3 petites îles (grandes comme la à peine le quart de Port-Cros) sans aucune route et qui ne vit que de la pêche.

C'est encore elle qui passe des heures assise sur la plage devant sa « maison », VHF allumée sur la fréquence des pêcheurs et le canal d'urgence, et qui connaît les moindres mouvements des bateaux locaux ou étrangers.



Nelly, c'est enfin un caractère bien trempé, et une langue acérée, qui houspille énergiquement les hommes de tous âges et de tous poils de son entourage. Nelly en colère, c'est un moulin à parole !

Je n'ai pas eu le temps d'effleurer le sujet d'un de ses fils pêcheur qui se remarie avec une française – quel choc culturel ! – qu'elle se lance dans une diatribe violente, un déferlement de mots, que rien n'arrête plus ! Submergée avec mon espagnol appris « sur le tas », je n'ai pas tout compris, mais il est clair qu'elle a une dent acérée contre sa future belle-fille ! Peut-être trop de caractère elle aussi ?

En tout cas ce mariage célébré d'abord à Margarita, nous permettra de manière incroyable, de retrouver un peu des Testigos en France puisque Caroline et Feliz se marient civilement au mois de juillet à Vichy ! C'est la seconde venue de Feliz en France. En juillet dernier, contre son gré, lui

dont l'univers est limité aux Testigos à Margarita et à la pêche, Caroline l'a emmené en France. Première fois qu'il prenait l'avion, première fois qu'il sortait de son pays... Nous avons pris le même vol... et les premières paroles de Feliz, qui n'a pas desserré les dents depuis la veille, arrivé à l'énorme aéroport de Frankfurt furent : « première et dernière fois... ». Comme quoi !

Pour remercier Nelly de son accueil, nous lui laissons quelques verrines de pâtés (denrée inexistante au Venezuela, elle a appris à connaître et surtout à en être très friande avec les plaisanciers de passage), fruits et légumes frais (aucune culture dans l'archipel, trop sec et sans source), de la confiture et une belle nappe pour remplacer le morceau de tissu effrangé qu'elle a gentiment mis sur une pauvre table faite de bric et de broc pour nous permettre de manger assis, avec assiettes et couverts, les pieds dans le sable au bord de la plage.



Il est en effet déjà temps de repartir, après seulement deux nuits passées ici. Une fenêtre météo pas trop mauvaise s'annonce, ce qu'il ne faut pas laisser passer à cette période pour cette traversée réputée très pénible.

Nous quittons la « Playa Chiquita » en fin d'après-midi pour, comme toujours, traverser de nuit, et arriver à Grenade dans la journée du lendemain.



Sitôt sortis de l'abri de l'île, nous savons que la nuit va être dure et longue. La mer est très formée, face à nous, comme le vent, droit dans le nez. Il faut tirer des bords, mais l'alternative est cornélienne : tribord amure, nous tirons au mieux plein nord, droit sur Cuba ou même le Mexique, et bâbord amure nous sommes plus proche de notre cap, mais nous allons nous jeter dans le Golfe de Paria, repère de tous les

trafiquants de drogue, où même les pêcheurs testigeros redoutent de s'aventurer.

C'est deux heures après le départ que je vois venir face au bateau un mur d'eau : une vague pas très haute – 3 ou 4 mètres – mais verticale. Ce que dans les reportages à sensation on appelle « vague scélérate », à la différence près que dans l'Océan Indien ou la Mer du Nord, elles atteignent 10 mètres de haut !

Je suis tellement interdite que je n'ai pas le réflexe de reprendre la main au pilote automatique pour la négocier au mieux par le travers. Les yeux rivés sur le « monstre », je pense : le bateau ne va pas monter, nous allons passer au travers, elle va nous déferler dessus de toute sa puissance... Non ! Ouf ! Ca monte ! Mais le gouffre derrière est aussi vertigineux : Tuamitoo s'écrase au fond dans un énorme fracas (les coques des bateaux « plastique » sont d'impressionnantes caisses de résonance), et là je me retourne, intimement persuadée que le portique arrière qui porte panneau solaire et annexe va exploser sous le choc... Encore non ! Il a tenu !

Cette méchante mer est créée par une remontée des fonds très brutale à l'approche des Testigos, doublée d'un courant très puissant qui contrarie le sens naturel des vagues.

Toute la nuit, nous tirons des bords, obligés de composer avec le vent, le courant et la contrainte de ne pas trop s'approcher du golfe de Paria. Le comble est que c'est sur ce bord, qui nous mène droit dans les bras (et les kalachnikovs) des pirates, que le courant est le moins fort. Sur l'autre bord, nous faisons face à 3 à 5 nœuds de courant contraire ; profondément désespérant quand le bateau avance en moyenne à 8 nœuds et qu'en réalité nous n'en parcourons que 3 ou 4 !

Après 7 ou 8 heures de navigation nous n'avons parcouru que l'équivalent de 20 miles sur la route directe, autant dire que le moral est quelque peu entamé.



La libération arrive au petit matin, quand le jour se lève et que la haute silhouette de Grenade se dessine dans le petit jour (à 40 miles tout de même, soit 60 km). Nous sommes sortis de la zone à risque, et heureusement car une poulie de rail d'écoute de génois nous lâche... Irréparable sur le moment. Plus de voile d'avant, nous sommes obligés de nous en remettre aux moteurs, ce qui toutefois présente un grand intérêt :

nous allons pouvoir tracer sur la route directe (bien plus lentement bien sur, freinés par la mer de face) et s'épargner ainsi bien de la distance.

Cela me réjouit en secret, d'autant plus que nous avons beaucoup moins de mer, protégés par Grenade, qui même à cette distance fait écran à la mer du large.

Nous savions que ce serait la navigation sans doute la plus tonique de la saison et jusqu'à présent cela ne s'est pas démenti. Pourvu que ça dure !

Les semaines suivantes, nous remontons l'arc antillais, entre visites à bord, courses et travaux pour l'équipement du bateau. Aux confins nord de notre remontée, le seul endroit où nous ne soyons encore jamais allés, nous attend une magnifique découverte : les îles Vierges Espagnoles.



Deux « grandes îles » – La Culebra et Vieques – et une ribambelle d'îlots à mi-distance entre les Vierges Américaines et Puerto Rico. Un petit paradis oublié des plaisanciers – luxe suprême aux Antilles – où l'anglais (ces îles sont en réalité rattachées à Puerto Rico et donc aux Etats-Unis) et l'espagnol se côtoient, avec des habitants qui parfois ne parlent qu'une seule de ces deux langues, ce qui paraît incroyable sur une si petite terre.



Une ambiance unique, à la fois latino, créole et américaine, des mouillages parmi les plus beaux des Caraïbes, des fonds riches parce que protégés par une réserve, et luxe suprême, 1,2 ou 3 bateaux dans les mouillages. Nous n'y avons malheureusement passé que quelques jours... Aussi incroyable que cela puisse vous paraître, notre « planning » ne nous en permettait pas plus !

Nous ne pouvions pas terminer cette tournée d'adieu sans une escale dans une de nos îles préférées : Marie-Galante. Rien de véritablement spectaculaire ici, d'autres îles ont la réputation d'être beaucoup plus belles... ne serait-ce que les Saintes, les voisines.

Mais Marie-Galante est un lieu paisible, serein, doux : une terre rurale et agricole entourée par la mer. On l'appelle « la galette », ronde, doucement vallonnée, elle déroule des paysages de champs de canne et de prés où pait le bétail. On y croise des charrettes chargées de canne tirées par des buffles, de vieilles dames surannées, vaquant dans leurs jardins, dissimulées sous un grand chapeau de paille et vêtues de l'habit traditionnel, des enfants qui s'amuse et pêchent sur la plage avec un bout de filet de récupération... Ce ne sont sans doute pas les sensations que l'on recherche lorsque l'on vient passer quelques jours aux Antilles.



Nous sommes en revanche avides de ces « bains de jouvence », la vie en bateau peut en effet s'avérer à la longue un peu agressive : en permanence à l'extérieur, nous sommes soumis au vent, au soleil et à la réverbération de ses rayons, au bruit de l'eau – du doux clapot aux claques furieuses des vagues –, au mouvement permanent du bateau – du bercement d'un mouillage tranquille à l'essoreuse de certaines navigations-... Alors Marie-Galante apporte un peu de sa douceur...

Nous terminerons cette saison par une dernière session de travaux en Martinique (les intempéries ne nous ont pas permis d'en venir à bout lors de notre dernier passage), avant de laisser Tuamitoo au sec à Grenade. Nous avons en effet renoncé au Venezuela. Outre l'insécurité sur terre et mer, les liaisons aériennes avec Margarita sont devenues compliquées et chères. Cela a fini par emporter, difficilement et avec un pincement au cœur, notre décision.

Et nous repartons pour de nouvelles aventures au mois de novembre !



Ariane et Jean-Philippe sur Tuamitoo – juin 2011